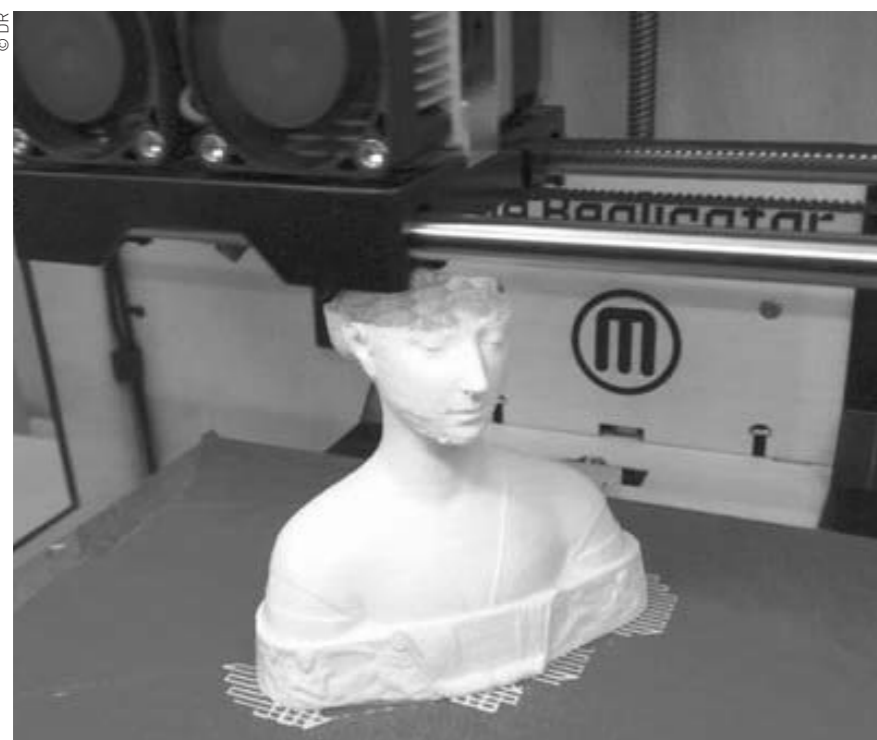


Progrès technologique : liberté ou anorexie de l'être...

« PAR ADELINE CHRISTOVA



Impression en 3D

L'homme et ceci depuis son origine, qu'il le veuille ou non, qu'il en ait conscience ou pas, est par essence un homo faber... Un animal savant fabriquant d'outils. La modernité s'impose donc à nous comme une conséquence logique de notre propre nature, de notre propre évolution et ceci qu'elle soit intégrée ou non dans le champ darwiniste. Les technologies nous libèrent d'innombrables tâches et représentent un espace infini de liberté(s) pour l'homme qui, par son intelligence, échappe aux contraintes dictatoriales de « Mère Nature »... Impossible donc de freiner le progrès

technologique, ce dernier constituant un héritage culturel en devenir perpétuellement évolutif... Demain, l'impression en trois dimensions remplacera probablement les industries dans de nombreux domaines. Grâce à ce procédé chacun disposera de ses meubles personnalisés, de ses propres outils, d'une multitude d'objets issus d'une production de type « one to one »... Autrefois hors de prix, mais désormais de plus en plus accessible au grand nombre, l'imprimante 3D permet donc de fabriquer toutes sortes d'objets, en exemplaire unique et ceci à partir

d'un simple fichier informatique ! Soit un mariage réussi entre matière grise et matière plastique... L'impression en trois dimensions nous promet, consommateurs que nous sommes, et ceci dans un avenir proche, de révolutionner de manière radicale la façon dont nous produisons, consommons mais aussi créons... Tout comme la dernière révolution qu'est l'Internet, l'impression en trois dimensions influencera probablement à court terme bon nombre de secteurs économiques, du mobilier au cosmétique ! Ce procédé révolutionnaire aura bien sûr une importance majeure dans le domaine de la médecine et plus précisément dans la chirurgie, mais nous pouvons également imaginer son impact sur la création artistique contemporaine... Notons au passage que cette technologie formidable, qui tend à se généraliser auprès du consommateur, est hélas déjà utilisée dans un secteur prospère, mortifère et peu apprécié... celui de l'armement. Comme toujours, selon les ambitions, les politiques et les motivations des peuples tout autant que des nations, les avancées technologiques servent le meilleur comme le pire... Gardons par conséquent notre esprit critique et n'oublions pas qu'une « ouverture de possibles » par le biais du progrès technologique représente aussi des risques non négligeables pour le genre humain. En somme, jusqu'où peut-on aller dans cette frénésie du progrès et surtout

comment anticiper, évaluer, les conséquences de celui-ci ? Pour y trouver une réponse, voire ne serait-ce qu'un embryon de réponse, empruntons des chemins philosophiques...

PENSÉES PHILOSOPHIQUES HANTÉES PAR LA TECHNIQUE...

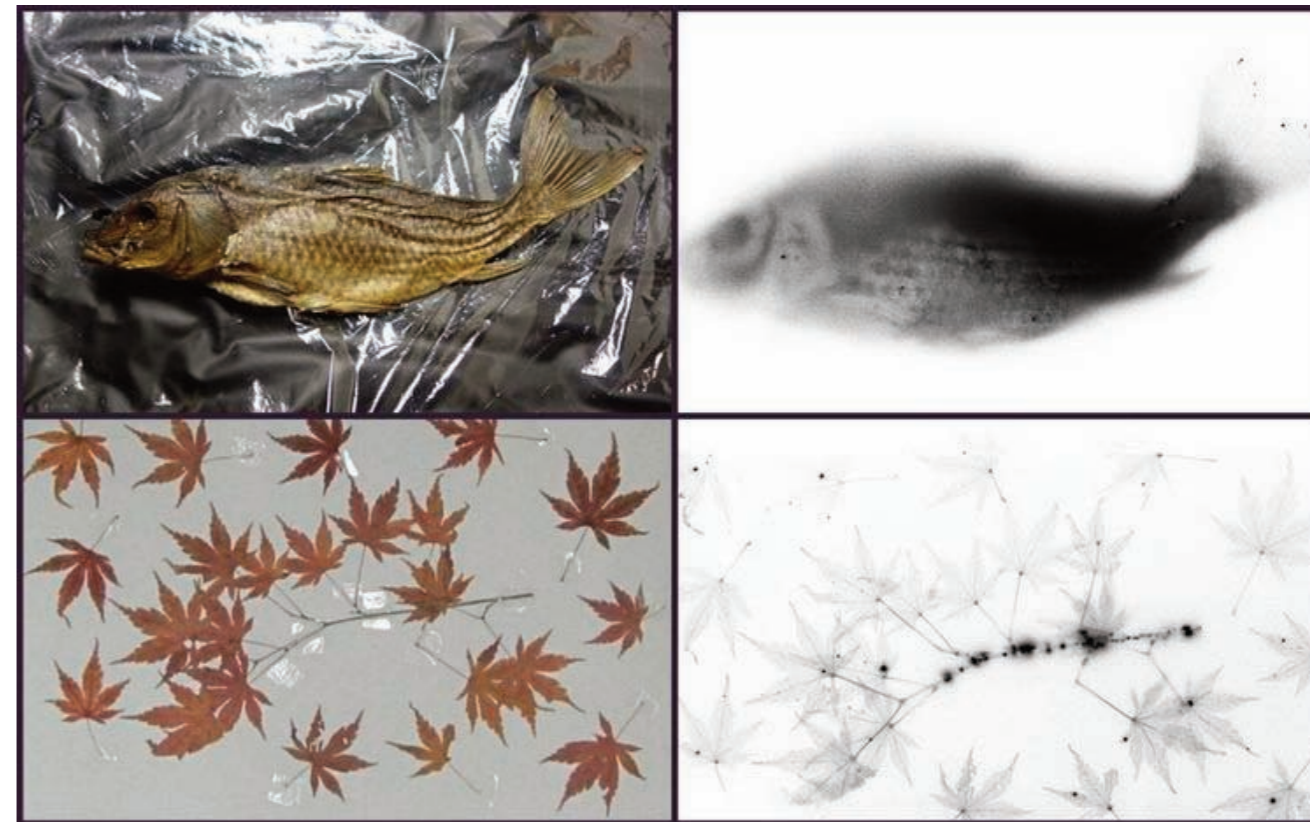
Bien évidemment, le regard interrogatif sur la « société technicienne » ne date pas d'hier. De tout temps la question de la technique a interrogé philosophes et penseurs d'horizons divers. Dans son *Discours sur les sciences et les arts* (1750), Rousseau pose entre autre la question de savoir si la science et la vertu seraient compatibles... Il avance ainsi l'idée que la culture des sciences serait nuisible aux qualités morales... En effet, au non de la vertu Rousseau intenta donc un procès aux sciences et aux arts. Cependant, il ne s'agit pas pour autant de les disqualifier et de prétendre qu'ils soient fondamentalement « mauvais » par

principe... Pour lui, la quête du beau et du vrai est naturelle à l'esprit humain, et si c'est de cette source que viennent s'abreuver les œuvres humaines (qu'elles soient artistiques ou scientifiques) alors elles sont incontestablement innocentes et « bonnes ». Ce qu'il déplore, c'est qu'hélas seulement quelques rares âmes poursuivent le bien et le beau, que quelques rares esprits sont dépourvus des vices qui caractérisent selon lui les autres acteurs du développement des Lumières et des Arts... En somme, Rousseau ne contestait ni le génie humain ni les sciences et les arts en soi, mais la corruption de l'âme humaine revêtant l'habit séduisant du progrès... Cette corruption, qui traverse les siècles, n'a rien perdu de son actualité, bien au contraire.

Mais revenons à l'essence même de la technique. Cette essence qui a intéressé le philosophe allemand Martin Heidegger (1889-1976) est pour lui est une question fondamentale... Il affirme, en effet, que

« L'essence de la technique n'est absolument rien de technique. » Ainsi, d'après Heidegger on doit se libérer de la conception erronée de l'essence de la technique qui consiste à réduire la technique à un ensemble de procédés visant à produire un résultat déterminé... Si cette idée pouvait encore s'appliquer à l'installation artisanale, elle est aux yeux d'Heidegger inapplicable pour l'installation moderne ; il réfute dans cette conception l'idée sous-jacente qui laisserait sous-entendre que l'homme maîtriserait la technique... Or, Heidegger nous dit que « la technique menace davantage d'échapper au contrôle de l'homme » et il ajoute même que « plus la volonté de l'homme de la maîtriser est insistante et plus elle échappe à son contrôle »... Quelle est donc l'essence de la technique pour Heidegger ? Pour lui, « le point décisif ne réside pas dans l'action de faire et de manier mais dans le dévoilement ». L'essence de la technique est donc le

Masamichi Kagaya, Images de radiation de Fukushima





Masamichi Kagaya, Images de radiation de Fukushima

dévoilement ; c'est-à-dire que la technique dévoile ce qui ne se produit pas soi-même car ce qui se produit soi-même est par définition « nature ». Heidegger signifie donc par là que lorsqu'une chose reste dissimulée dans le domaine des pures potentialités et que la technique vient à l'en extraire, elle la « dévoile ». Mais la technique moderne, dit-il, est aussi une *provocation*, en ceci qu'elle combat afin de régner et d'imposer sa loi à la nature. Avec la technique moderne, la nature apparaît alors comme un simple stock d'énergies exploitables sans autre fonction que la puissance que l'humanité pourrait en retirer. Heidegger définit ce caractère « provocateur » de la technique par le mot *Gestell*, que l'on traduit en français par « arraisonnement ». Par ce mot, « arraisonnement », il désigne donc cette *performance provocatrice* de la technique moderne qui contrarie et stoppe la nature dans son mouvement propre. Cette technique moderne « arraisonnée » encadre et soumet la nature à un régime qui ne veut voir en elle que des énergies calculables, prévisibles et disponibles...

Ce projet démesuré, outre la question de l'éthique, constituant une menace redoutable pour les bipèdes que nous sommes. Qu'en est-il donc de la liberté de l'homme face à la société technicienne ?

En 1954, Jacques Ellul (1912-1994) publiait *La Technique ou l'enjeu du siècle* où il remettait en question le développement technologique qui était pour lui « le facteur déterminant de la société, plus que le politique et l'économie ». La question fondamentale que pose ce penseur singulier et visionnaire qu'était Jacques Ellul est justement celle de la liberté de l'homme face à la technique. Mais, cela ne fait pas pour autant d'Ellul un « technophobe », un réfractaire du progrès comme certains esprits aiment à le cataloguer par mécompréhension ou pour le discréditer... Ce qu'il conteste par sa pensée ô combien d'actualité, c'est au fond la sacralisation, la divination de la technique et avant tout l'idée que ce qui peut être réalisable techniquement doit être fait indépendamment de toute considération d'ordre éthique... Selon Ellul,

l'univers technologique peut prendre l'ascendant sur l'existence de l'homme qui deviendrait alors l'outil de ses outils. Il observe ainsi, pour reprendre ses mots, que dans la société dite technicienne « la technique se développe par elle-même et pour elle-même ». Autrement dit, la technique aurait la capacité à s'auto-accroître ; c'est-à-dire qu'elle crée des problèmes puis cherche à les résoudre avec encore et toujours plus de technique... Soit, un cercle technicien sans fin ! Par exemple, et pour prendre une problématique actuelle comme l'est le réchauffement climatique, au lieu de modifier urgemment notre production ainsi que notre mode de vie - directement lié à notre surconsommation - certains proposent sous le nom de *géo-ingénierie* des solutions techniques qui même si elles ne manquent pas d'imagination semblent toutes aussi invraisemblables les unes que les autres... Par exemple, déverser du sulfate de fer dans les océans ou créer un « parasol spatial » qui permettrait d'atténuer les rayons du soleil, voire planter des arbres que l'on

devrait par la suite découper systématiquement une fois leur croissance terminée afin de créer des puits de carbone... Si l'on prend un autre exemple tout aussi d'actualité, à savoir la mortalité massive des abeilles et ses conséquences sur l'humanité toute entière, nous constatons là aussi qu'au lieu de prendre des mesures qui s'imposent pour diminuer les doses de pesticides, la technique propose une fois de plus une solution technicienne en inventant des « abeilles robots » pour remplacer les vraies vouées à disparaître... Autrement dit, même dos au mur, la croyance en la technologie comme solution suprême est plus que jamais présente. Celle-ci s'appuyant aussi sur le fait que l'humanité a souvent été en crise et qu'elle a toujours trouvé les moyens de s'en extirper. Mais pour la première fois de son histoire, l'humanité a la possibilité objective de s'autodétruire, du premier au dernier, en entraînant dans cet abyme son écosystème tout entier ! Cette autodestruction potentielle du bipède narguant la planète est double : *biologique* et *spirituelle*. Ainsi, l'être humain peut désormais manipuler à sa guise ses gènes. Mais à quoi servirait d'intervenir dans les « entrailles » de notre ADN si notre être profond est à la dérive et si nous n'avons pas avancé d'un pas sur les grandes questions d'ordre métaphysique ? A quoi servirait de modifier la couleur des yeux de sa progéniture si nous ne pouvons lui indiquer vers où regarder ?

En l'absence d'une nouvelle vision du monde qui, cette fois-ci, n'oublierait ni l'éthique ni l'être, cette fuite en avant n'équivaut-elle pas au final à une pure autodestruction ? L'anorexie de l'être sera-t-elle le prix à payer pour toutes ces innovations technologiques en cours et à venir ? Les poètes, écrivains, philosophes, historiens et scientifiques ne doivent-ils pas alors, et plus que jamais, travailler ensemble pour esquisser, imaginer, une nouvelle vision du monde où le sensible, l'éthique, la philosophie ainsi que le savoir scientifique s'enrichissent mutuellement

dans un dialogue transversal ? La transversalité étant un point sensible, un moment clef pour mettre aussi sur la table opératoire la question de l'art...

ART ET PROGRÈS, UNE RELATION À (RE)CONSTRUIRE...

En effet, que devient l'art dans tout cela ? La question de l'art me semble quelque peu secondaire au regard d'une catastrophe écologique, voire d'une guerre nucléaire, mais en attendant ces perspectives apocalyptiques, l'art est une très bonne façon d'occuper son temps... Soyons encore plus modestes, quitte à déplaire à certains, et avouons qu'à l'heure actuelle l'imaginaire scientifique dépasse de loin l'imaginaire artistique ; la

nouvelle muse qu'est la science inspire tout naturellement de plus en plus d'artistes. Dans ce climat, les artistes ont-ils un autre rôle à jouer que celui « d'illustrateurs » des avancées scientifiques ? En effet, plusieurs « rôles » se profilent pour les plus curieux suivant les pas et les enjeux de la science... Les manipulations génétiques, pour ne pas dire dérives, les biotechnologies, l'intelligence artificielle et par extension la robotique deviennent des laboratoires de recherche pour bon nombre d'artistes contemporains. La science étant un territoire mystérieux et donc fascinant pour l'art ! Le mystère étant de tout temps un moteur, un élément constructif pour l'imaginaire artistique. Mais l'art peut-il

Sylvie Bonnot, Les mues, 2013, Gélatine argentique sur papier aquarelle, 30 x 40 cm



CRÉDIT PHOTO: SYLVIE BONNOT



Allison Blumenthal, Atlas 1

aussi nous apporter des clés pour mieux comprendre la science ? Où, comme l'affirme le groupe *Musique post-bourgeoise* dans son morceau *Révolution*, le tiroir se trouve dans la clef... Quelle collaboration peut donc s'installer entre chercheurs et artistes contemporains ? Que peut générer une telle relation ?

Actuellement, une vingtaine d'œuvres spectaculaires à la croisée des chemins entre art, science et technologie prennent place à la Cité des sciences et de l'industrie dans le cadre de l'exposition monumentale *Art robotique*. La découverte de cet univers techno-artistique fascinant vaut le détour. Nous consacrons d'ailleurs une interview détaillée autour de ces œuvres insolites avec la commissaire de l'exposition Blandine Savrda. Rappelons-nous aussi l'exposition intitulée *Mathématiques - un dépaysement soudain*, datant de 2011 à la Fondation Cartier qui tissait des passerelles étonnantes tout aussi que fascinantes entre mathématiciens et artistes. La *Bibliothèque des Mystères* est l'une des œuvres emblématiques de cette exposition conçue par le mathématicien franco-russe Misha Gromov, fruit d'une collaboration entre Gromov et le célèbre David Lynch, et ceci avec la complicité de la musicienne Patti Smith ; cette

bibliothèque pensée par le mathématicien pour le grand public rassemblant des extraits de plus de trente livres de penseurs illustres tels Archimède, René Descartes, Galilée, Isaac Newton, Charles Darwin, Henri Poincaré mais aussi Alan Turing... Pour le peintre Jean-Michel Alberolat qui participait également à cette

Allison Blumenthal, Frick estate1, 2011, Photographie argentique, 60 x 48 cm



CRÉDIT PHOTO: ALLISON BLUMENTHAL

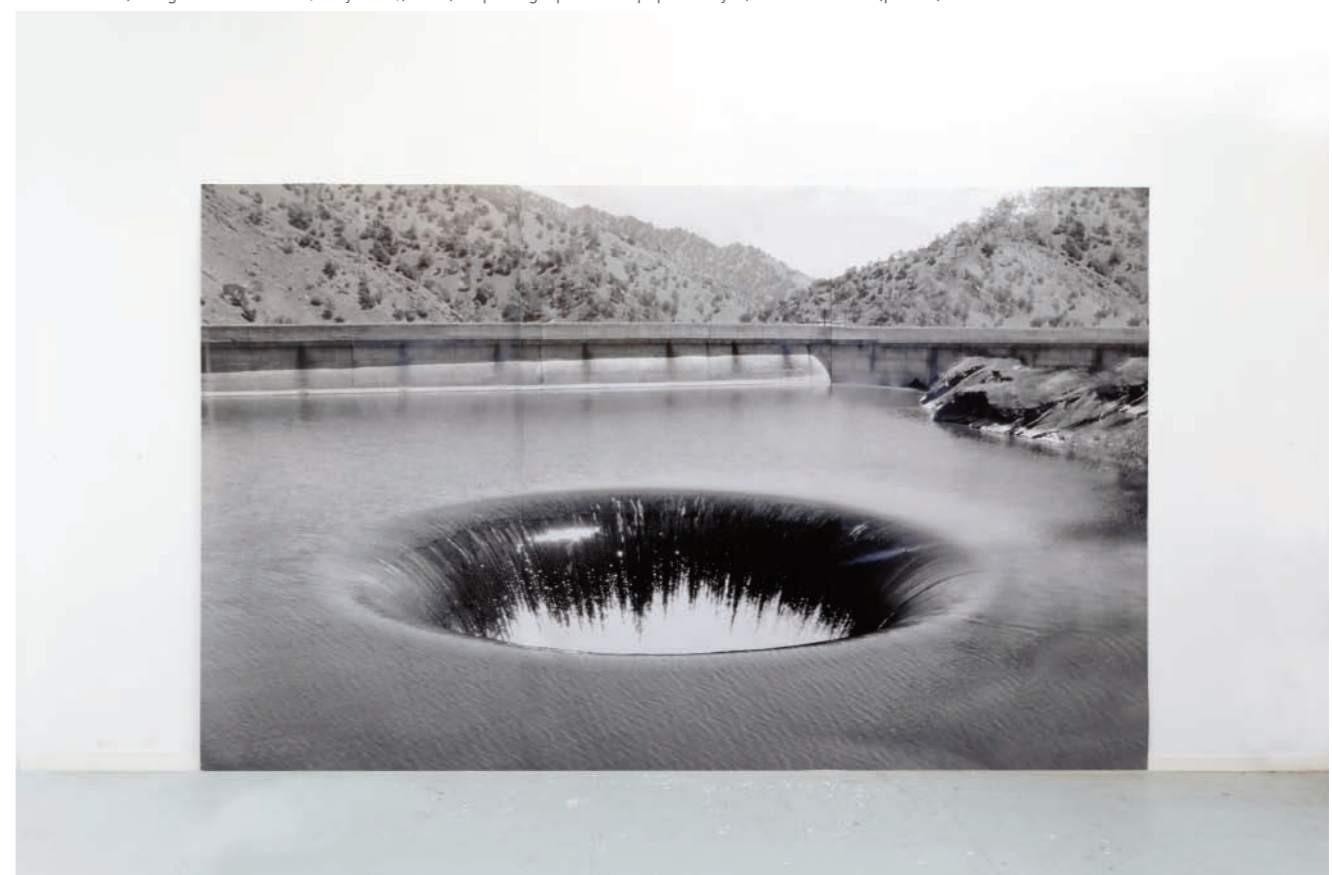
exposition, « les mathématiciens font le même genre de connections de pensées que les artistes, les deux ayant un monde à décrire à travers une pensée rhizomatique... ». La contemporanéité d'un artiste, faut-il le rappeler, se traduit aussi par son rapport avec les concepts scientifiques et les avancées technologiques de son époque. Cette association pouvant représenter une nourriture essentielle pour son travail. L'artiste serait alors, et en quelque sorte, un *vecteur du sensible* transformant le langage spécialisé de la science en langage universel accessible au grand public... L'art a bien sûr des visages multiples. Il renaît souvent de ses cendres, de sa propre histoire... Dans le contexte actuel, où certains appellent à faire le deuil de la planète telle que nous la connaissons afin de « tourner la page » et se préparer au nouveau monde, la représentation du paysage dans l'art contemporain peut s'avérer une thématique clé... En effet, dans son livre *Requiem pour l'espèce humaine*, le philosophe australien Clive Hamilton propose une analyse psychologique de notre façon de réagir face au changement climatique. Cette approche originale établit un parallèle entre le blocage psychologique de notre rapport à la mort et nos difficultés à accepter les

phénomènes liés au changement climatique. Clive Hamilton fait donc la démonstration de notre incapacité à admettre les faits réels, notamment à travers l'analyse des phases « classiques » du deuil telle que le déni, la dépression et l'acceptation. Dans ce travail de deuil, que l'espèce humaine serait contrainte d'effectuer comme le pense Clive Hamilton, l'art contemporain pourrait y jouer un rôle important. Car, qui mieux que l'artiste, pourrait inviter la nostalgie d'un paysage ? Qui d'autre que l'artiste pourrait mieux incarner le rôle de « gardien d'une mémoire » ? Du paysage naturel au paysage intérieur, il n'y a qu'un pas ! Est-ce le fruit du hasard si à l'heure actuelle de plus en plus de paysages nostalgiques ou utopiques resurgissent dans la création contemporaine ? Ainsi, l'exposition collective *D'ici là jailliront des cascades* à la galerie XENON, regroupe de jeunes artistes réunis autour du thème de l'espace fantasmé. Entre rêve et utopie, se désignent alors des paysages empreints d'étrangeté. Ces propositions posent aussi

la question de la relation entre l'homme, de moins en moins homme et de plus humanoïde, et son environnement ; cet environnement qu'il définit depuis toujours comme un jeu infini de coévolution avec la nature fondatrice. Mais une des questions que l'on peut se poser aussi en sortant de cette exposition est de savoir si perdre le lien avec la nature n'est pas le prix à payer pour cette cohabitation désormais conflictuelle entre l'homme et son paysage naturel. Ainsi, à travers la série *Atlas*, Allison Blumenthal pose un regard niché dans les cieux sur une nature mythifiée, presque mythologique, que l'homme a toujours tenté de dominer notamment en se faisant géographe et cartographe. Allison Blumenthal à travers cette série, se veut aussi « gardienne d'une mémoire » et donc d'un espace... Aussi, les *Landscapes* de Claire Trotignon créent un monde graphique où l'architecture et la nature communi-ent dans un esprit d'unité, ce travail accouchant d'un espace anachronique puisque mariant deux époques qu'un fossé chrono-

logique sépare. Le spectateur observe cette confusion temporelle à travers des élaborations architecturales, résonance et incitation critique à nos utopies passées, présentes et à venir. Passé et présent coexistant alors, instant figé et à venir s'entrechoquant, tangible et intangible s'insinuant... Sylvie Bonnot, quant à elle, aborde la photographie de manière plastique. Si la photographie reste l'axe majeur de son expression, il se veut aussi un outil, un matériau que l'artiste sculpte, froisse, malaxe, triture, et parfois dessine. Soit, un travail de métamorphoses et de mutations qui n'est pas sans rappeler les processus naturels... Processus naturels inhérents à la nature qui dressée face à l'homme lui résiste, cet homme risible se pensant dominateur et qui se voit dépassé par cette nature gigantesque bien plus ancienne que lui. Aussi, la peinture de Muriel Rodolosse interroge l'espace en construction. L'artiste représente souvent des chantiers, des lieux en devenir issus de la main de l'homme. Elle dévoile ici un espace inquiétant où les architectures

Eric Tabouchi, Google search tower (Fairy Hole), 2010, 18 photographies sur papier baryté, classeur mural, poster, dimensions variables



CRÉDIT PHOTO: ERIC TABOUCHI

Muriel Rodolosse, Future, 2010, peinture sous Plexiglas, 200 x 140 cm

semblent toujours inachevées, échafaudées. Enfin Eric Tabuchi via ses photographies se voulant collectes de lieux de passage abandonnés, fossilisés par la mémoire humaine, continue quant à lui « son étude pop et sérielle du paysage français » à partir d'images trouvées sur Google. À travers Internet, l'artiste poursuit un travail de « répertorisation ». Eric Tabuchi ne tendant pas à effectuer un travail d'inventaire de non-lieux mais d'en extraire les signes... où l'essence de ce monde, sa mémoire, tout autant que la vérité et le réel se dissimulent.

Dans un mode qui nous échappe, l'artiste contemporain prend parfois le rôle de « documentariste » et « d'enquêteur » comme le montrent aussi « les images de radiation de Fukushima » du photographe japonais Masamichi Kagaya.

En effet, depuis l'explosion de la centrale nucléaire, Kagaya (en collaboration avec un professeur d'université) tente de révéler les traces de contamination invisible à l'œil nu. Photographier ce qui ne se voit pas devenant le défi obsessionnel pour son travail d'enquête. Pour se faire, il se rend régulièrement dans la zone contaminée et y prélève des échantillons de flore et de faune ; à partir de ces derniers, le photographe produit des images en noir et blanc faisant actuellement l'objet d'une exposition à Tokyo. Par cet exemple, l'artiste contemporain est avant tout un observateur éveillé de son époque, portant un regard interrogatif sur ces enjeux et notamment sur le progrès technologique.

Tel est le cas aussi, dans une dimension cette fois-ci sociologique et philosophique, avec le photographe Gérard Rancinan dont le regard devient témoin de notre contemporanéité...

Ainsi, dans sa dernière série « *A small Man in a big world* », accompagnée de



CRÉDIT PHOTO: MURIEL RODOLOSSE

l'essai *Un petit homme dans un vaste monde* de Caroline Gaudriault, nous découvrons les contours de l'*homme nouveau*. Cet *homme nouveau*, qui comme le rappelle Caroline Gaudriault dans son livre, est un homme transplanté, implanté, modifié, réparé, augmenté,

cryptogénéisé, contrôlé, greffé, programmé, robotisé et transfiguré... C'est aussi à la recherche des contours de cet *homme nouveau* que nous avons sollicité dans le cadre de ce dossier consacré au progrès technologique des regards éveillés de poètes, artistes et écrivains... ■